

*Cleveland a rencontré, dans la grotte de Rumney-hole où il vit réfugié avec sa mère, un autre fugitif, le vicomte d'Axminster, qui lui raconte son histoire : après avoir épousé aux îles la fille du gouverneur espagnol de Cuba, dona Theresa, Axminster est venu s'établir à Londres. Le favori de Cromwell, Aberdeen, est tombé amoureux de sa femme et, profitant de sa passion pour le théâtre, l'a enlevée à la sortie d'un spectacle. Ne la voyant pas revenir, Axminster en reçoit la nouvelle par ses domestiques.*

Le visage éploré avec lequel elles m'abordèrent me confirma le triste rapport de mon valet. Cruelles amies ! leur dis-je d'un air éperdu, oh ! rendez-moi mon épouse ! C'est à vous que je l'avais confiée. Je voulus les quitter sur-le-champ. Elles m'arrêtèrent pour me dire que j'aurais bientôt de ses nouvelles, et qu'en quelque endroit que ses ravisseurs la puissent conduire, ils seraient infailliblement découverts. En effet, elles avaient eu assez de présence d'esprit pour ordonner à mon cocher de suivre le carrosse qui enlevait sa maîtresse ; ce qu'il avait fait aisément sur ses chevaux mêmes, dont j'ai déjà dit que les traits avaient été coupés ; de sorte que cette précaution, que mes ennemis avaient cru devoir prendre pour leur sûreté, servit à hâter la découverte et le châtiment de leur crime. Mais, faible consolation, puisqu'ils eurent tout le temps de l'exécuter !

Je rentrai dans ma maison pour attendre le retour de mon cocher. J'étais déchiré de mille passions cruelles, et je n'avais pas la force de prononcer un seul mot. Il revint environ une heure après. Il n'avait pu savoir le nom des ravisseurs ; mais les ayant suivis à un mille de Londres, jusqu'à une maison écartée où ils étaient descendus, il avait remarqué exactement le lieu et les environs. Je repris quelque espérance. Il m'était aisé de juger que l'auteur du crime ne pouvait être un autre qu'Aberdeen. Je le dévouai à toutes les Furies, et je fis serment de le massacrer jusque dans les bras de Cromwell même. J'assemblai aussitôt mes amis. Nous partîmes au nombre de douze, sans compter nos valets, tous gens de la plus haute naissance et ennemis secrets de Cromwell et de ses partisans. Il était environ dix heures lorsque nous arrivâmes à la maison où mon cocher nous conduisit. Je priai huit de mes amis de l'environner, de sorte que rien ne pût nous échapper. Nous enfonçâmes la porte avec violence, et j'entrai, moi quatrième, l'épée au poing, résolu de ne faire quartier à personne. Le premier objet qui se présenta fut un domestique, qui voulut fuir aussitôt qu'il nous eut aperçus. je l'arrêtai. Parle, lui dis-je d'un ton furieux ; où est Aberdeen, avec Mylady Axminster ? Il contrefit assez adroitement l'étonné, comme si je lui eusse parlé de quelque personne inconnue. Mais mon cocher, qui me suivait, m'ayant assuré qu'il le reconnaissait, et qu'il était du nombre des ravisseurs, je lui appuyai la pointe de l'épée sur l'estomac : Parle, repris-je, ou tu es mort. Il me dit en tremblant que son maître était dans une chambre haute, avec mon épouse. Je lui demandai s'ils étaient seuls. Il me dit qu'ils étaient au lit ensemble. Au lit ensemble ! m'écriai-je. Ah ! chers amis, vengez-moi. Je tombai sans connaissance en prononçant ces paroles. Mes amis, jugeant que ce n'était qu'un évanouissement, ordonnèrent à mon cocher de prendre soin de moi, et ils montèrent dans la chambre où était le criminel Aberdeen. Il avait entendu le bruit qui s'était fait en bas ; et, dans la crainte du châtiment qui le menaçait, il tâchait en dedans de barricader la porte. Elle fut enfoncée en un instant, malgré ses efforts. Mes amis ne le tuèrent point, voulant me laisser le choix de ma vengeance. Je montai un instant après eux, car la connaissance ne

tarda point à me revenir, et la fureur ne pouvait manquer de renouveler tout d'un coup mes forces. Je trouvai Aberdeen nu, à genoux, qui faisait les supplications les plus basses pour obtenir la vie. J'allais le percer de mille coups ; un de mes amis me retint le bras, en me disant que, puisque nous étions les maîtres, il y avait quantité de choses sur lesquelles il fallait l'interroger avant que de lui donner la mort. Je m'arrêtai. Le trouble où j'étais m'ôtait l'usage de la voix. Je cherchai des yeux mon épouse. Elle était encore au lit. Ma fureur, qui ne s'était pas assouvie sur Aberdeen, se tourna tout d'un coup sur elle. Je trompai mes amis qui ne s'en défiaient point, et je la perçai de plusieurs coups d'épée. Elle eut assez de vigueur, malgré ses blessures, pour me retenir le bras au quatrième coup que je lui portai. Elle me fit tomber sur le bord du lit, et d'une voix tremblante elle m'appela son cher et cruel époux. Mes amis s'approchèrent et m'ôtèrent mes armes. Elle continuait à retenir ma main, et à me reprocher tendrement ma dureté. L'égarement de raison où j'étais m'empêcha d'abord de l'entendre ; mais diverses plaintes qu'elle proféra sur son innocence et sur cette mort cruelle, qu'elle souffrait, disait-elle, volontiers quoique injustement, ses soupirs languissants, le tendre nom d'époux qu'elle répétait mille fois, frappèrent enfin mes oreilles, et de là ils trouvèrent bientôt le chemin de mon cœur. J'ouvris les yeux, comme il arrive en sortant d'un songe ; je vis la malheureuse moitié de moi-même baignée dans son sang qui ruisselait de toutes parts ; je la vis pâle et mourante, les yeux déjà presque éteints : et toutes ces horreurs étaient mon ouvrage ! Il ne m'échappa ni une parole, ni un soupir. Il était impossible que, parmi tant de sentiments mortels qui m'assaillirent tout à la fois, il y en eût un qui pût trouver place à s'exprimer. Je me tournai vers mes amis : Venez à elle, leur dis-je avec une apparence de froideur qui les surprit ; voyez si l'on peut lui donner quelque secours ; et hâtez-vous, s'il se peut, avant que je meure, de me faire voir clair dans ce chaos de choses horribles qui m'épouvantent. Dites-moi, mes chers amis, ajoutai-je d'une voix basse et les regardant d'un œil égaré, ne l'avez-vous pas trouvée au lit avec ce scélérat ? Ah ! s'écria ma triste épouse, il m'y a forcée le poignard sur la gorge. Un de mes amis dit à Aberdeen : Ouvre la bouche, perfide ; fais-nous la confession de tous tes crimes. Ce malheureux, que la vue de tant d'armes et sa mort prochaine épouvantaient, répondit en tremblant qu'il demandait pardon de son crime au Ciel, à moi, et à mon épouse ; qu'il avait employé effectivement les dernières violences pour la faire consentir à ses criminels désirs ; mais qu'il méritait peut-être ma compassion, si je voulais considérer qu'il était jeune, qu'il avait été entraîné par une passion sans bornes, et qu'il avait suivi le conseil de Cromwell. Toute l'assemblée frémit à ce nom.

[...] Ils agitèrent s'il n'était pas mieux de le réserver à périr publiquement par la main d'un bourreau ; mais craignant que la faveur de Cromwell ne le dérobat au châtement, ils prirent enfin le parti de la faire descendre dans la cour, nu comme il était, et de le faire égorger en leur présence par nos domestiques.